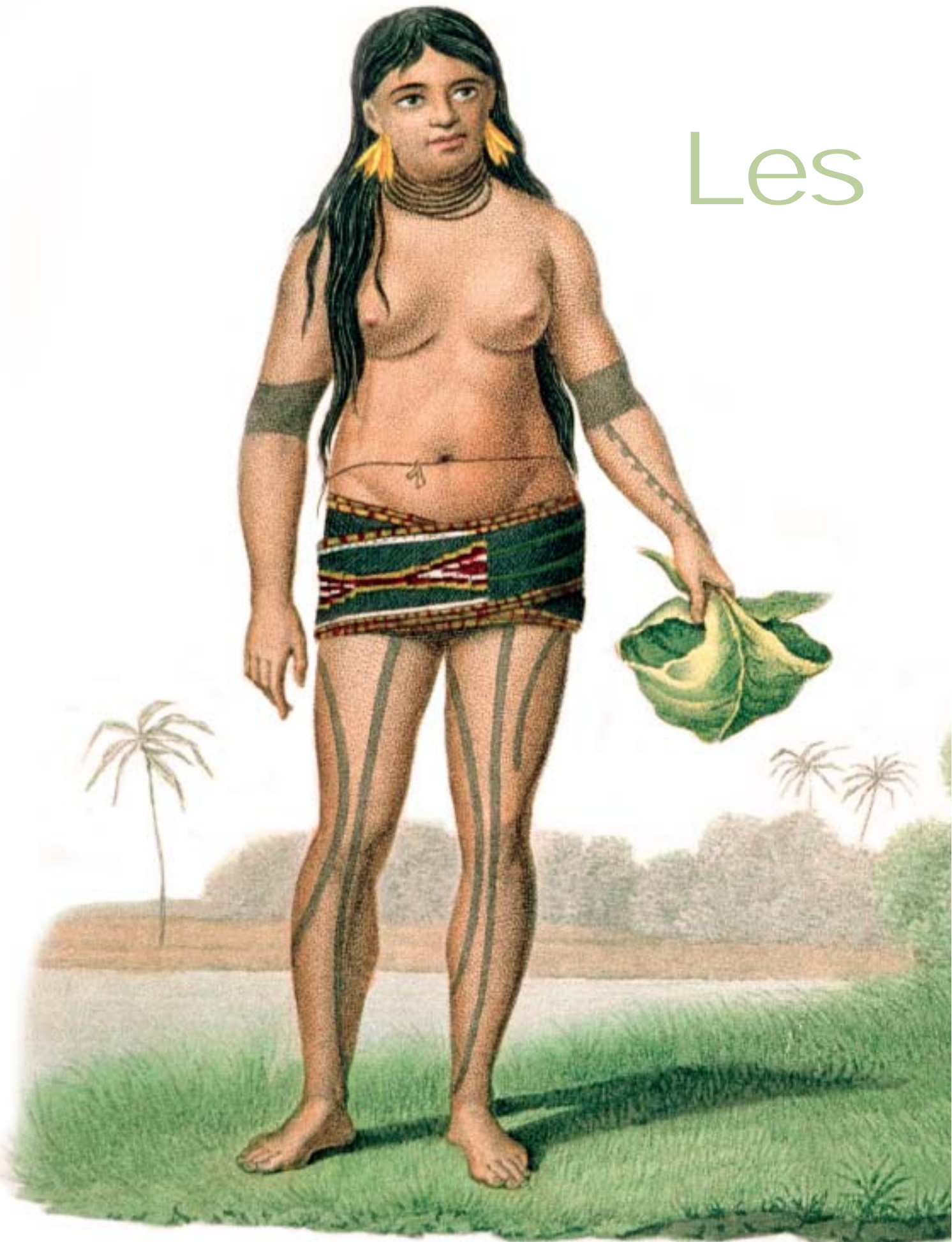


Les



grands voyages de découverte

Du XVIII^e au XIX^e siècle, les voyageurs naturalistes
entreprennent le grand inventaire des mondes inconnus

Par Patrick Matagne Photos Marc Deneyer





Ci-dessus : Hei tiki, pendentif, Nouvelle-Zélande, île du Nord. Néphrite, cire à cacheter, phormium, os d'oiseau. Collecté par P.-A. Lesson près du cap Otu, île du Nord, le 9 mars 1827. Collections du musée d'art et d'histoire de Rochefort (E.22-207).

Double page précédente : Femmes de l'île d'Oualan. Archipel des îles Carolines. Voyage autour du monde sur la corvette La Coquille, 1826. Bibliothèque municipale de Rochefort (TGF BM 03179).

Au milieu du xviii^e siècle, le bilan scientifique des grands voyages de découverte est relativement pauvre. Navires peu durables, instruments de navigation peu fiables, organisation et méthodes discutables, goût du secret qui freine la publication des récits, tout concourt à limiter les apports et la diffusion de nouvelles connaissances par les puissances européennes, en concurrence commerciale pour le monopole de la route des épices ou en conflit.

Après la guerre de succession d'Espagne (1702-1714) et la guerre de Sept Ans (1756-1763), les cartes sont redistribuées. De plus, les Etats, devenus promoteurs et financeurs de voyages, disposent de nouveaux moyens techniques, scientifiques et humains. Ainsi, à la frêle caravelle est préféré un rapide bâtiment de guerre, la frégate, ou encore la maniable corvette, servies par une navigation astronomique plus rigoureuse. Les premières académies savantes commencent à être mises à contribution pour préparer des voyages qui laissent alors une moindre part au hasard et les voyageurs, mieux formés, reçoivent des missions et des instructions précises.

Enfin, le voile est levé sur les voyages par le capitaine anglais George Anson qui, revenu de son tour du monde en 1744, livre aux élites européennes un récit qui les fascine et apporte des savoirs géographiques inédits.

L'ère des grandes expéditions missionnées est ouverte par la Grande-Bretagne et la France. Elles font progresser les sciences, naturelles en particulier, et contribuent à réactiver ou à détruire d'anciens grands mythes.

GUIDES ET INSTRUCTIONS DE VOYAGE

La publication de guides destinés aux voyageurs commence au xvi^e siècle et connaît un succès grandissant. La formation du gentilhomme passe alors par une exploration de son propre pays ou de l'Europe, guidée par des ouvrages qui donnent des informations dont la fiabilité augmente avec l'essor de l'histoire naturelle et de la biogéographie.

Le voyageur des Lumières, qui se doit d'être utile à sa patrie et à l'humanité, est plus souvent investi d'une mission officielle. Au guide s'ajoute alors l'*Instruction*. Pour la deuxième moitié du xviii^e siècle la référence est *Instructio peregrinatoris* (1759) du grand naturaliste suédois Carl von Linné, qui instruit sur la manière d'étudier les trois règnes (animal, végétal, minéral) et l'économie de la nature, notamment exotique.

Le voyage missionné de Lapérouse (1785-1788) donne lieu à une véritable inflation d'instructions émanant du roi, de l'Académie des sciences, de la Société royale de médecine et du Jardin du roi. Il emporte aussi l'*Essai d'instructions pour voyager utilement* du savant anglais Robert Boyle (1692) ou encore le *Mémoire instructif sur la manière de rassembler, de préparer, de conserver, et d'envoyer les diverses curiosités d'histoire naturelle* d'Etienne-François Turgot (pour les animaux), suivi du texte de Duhamel du Monceau (pour les plantes).

Au xix^e siècle, le Muséum forme des voyageurs naturalistes et leur attribue des missions et des instructions précises. *L'Instruction pour les Voyageurs et pour les employés dans les colonies, sur la manière de recueillir, de conserver et d'envoyer les objets d'histoire naturelle*, publiée au nom des professeurs du Muséum en 1818, plusieurs fois rééditée jusqu'en 1860, est un succès et une référence. L'auteur présumé est André Thouin, professeur de culture au Jardin des plantes. *L'Instruction* se divise en trois parties, correspondant aux trois règnes de la nature. Elle fournit la liste des objets manquant au Muséum et indique la meilleure manière de les choisir et de les transporter. Les usages locaux des animaux des pays visités sont à rapporter. Les plantes utiles, envoyées vivantes aux fins d'acclimatation, ont la préférence. Pour leur donner les meilleures chances d'arriver en bon état, Thouin insiste pour que des jardiniers soient embarqués. C'est ainsi que Collignon, qui fait partie de l'expédition de Lapérouse, part avec un *Mémoire pour diriger le Jardinier dans les travaux de son voyage autour du monde*. Des voyageurs anciens et récents figurent dans les éditions successives de



l'*Instruction* du Muséum. Parmi eux, le Rochelais Aimé Bonpland (1773-1858), médecin, botaniste et explorateur de l'Amérique du Sud, ainsi que le Charentais Charles Gaudichaud-Beaupré (né en 1789 à Angoulême, mort en 1854 à Paris), botaniste du voyage de Louis de Freycinet de 1817 à 1820. Il herborise en Australie (Shark Bay, Port Jackson, Blue Mountains). Il explore également le Brésil et le Pérou dans les années 1830. Avant même son retour, il est élu à l'Académie des sciences (1837).

La profusion de guides et instructions, l'engouement pour la littérature de voyage et les débats qu'elle suscite confirment l'intrication des intérêts scientifiques, économiques et politiques, et révèlent l'ampleur des bouleversements provoqués par la découverte de la nature et des peuples exotiques. A cet égard l'expédition de Bougainville est emblématique.

LE MYTHE DE L'AGE D'OR

Le 15 décembre 1766, la frégate la *Boudeuse* commandée par le chevalier Louis-Antoine de Bougainville et la flûte l'*Etoile* partent de Brest pour un voyage dont les visées politiques et commerciales n'empêchent pas les naturalistes, les dessinateurs et les astronomes embarqués de faire d'amples moissons scientifiques. Grâce à Philibert Commerson, les nouvelles connaissances botaniques sont énormes. De plus, la position de nombreuses îles est précisée, parmi lesquelles la Nouvelle-Cythère (Tahiti), les îles des Navigateurs (Samoa), les îles Saint-Esprit (Nouvelles-Hébrides), les îles Salomon.

Deux ans après son retour, en 1771, il livre une vision édénique qui contient tous les ingrédients de la «fable de Tahiti», dont le héros est le bon sauvage originel imaginé par Rousseau. Bougainville évoque les accueillantes pirogues chargées d'entreprenantes nymphes dénudées. Comment, demande-t-il, retenir au travail quatre cents Français, jeunes, marins, qui depuis six mois n'ont point vu de femmes ? L'hospitalité de ce paradis sensuel, de ce pays de Cocagne dont, écrit Bougainville, les habitants ne connaissent d'autre dieu que l'Amour, semble sans limites...

Dans *Supplément au voyage de Bougainville* (écrit en 1772, paru en 1796), Diderot ne dit mot des guerres tahitiennes, de la hiérarchie sociale et de l'esclavage, de l'infériorité des femmes, ni des sacrifices

Diagramme de Lesson. Mers de l'île Waigiou. *Voyage autour du monde sur la corvette* La Coquille, 1826. Bibliothèque municipale de Rochefort (TGF BM 03179).

Ile Guam. Travaux d'agriculture. *Voyage autour du monde sur la corvette* La Coquille, 1826. Bibliothèque municipale de Rochefort (TGF BM 03179).





Ci-dessus :
Chefs de l'île
Borabora (îles de la
Société). Mai et
Téffaora. *Voyage
autour du monde sur
la corvette La
Coquille*, 1826.
Bibliothèque
municipale de
Rochefort
(TGF BM 03179).

La corvette
l'Astrolabe tombant
tout à coup sur des
récifs dans la baie
de l'Abondance
(Nouvelle-Zélande),
*Voyage autour du
monde sur la
corvette l'Astrolabe*,
1833. Musée d'art et
d'histoire de
Rochefort (inv.464).

Page de droite :
Le paradisiaque rouge.
Mâle adulte. *Voyage
autour du monde sur
la corvette
La Coquille*, 1826.

humains que Bougainville a pourtant relevés. Le Tahitien de Diderot est libre, et sa liberté n'est mise en péril que par l'envahisseur européen. Diderot fait dire à un vieillard : «*Nous sommes innocents, nous sommes heureux, et tu ne peux que nuire à notre bonheur.*» L'utopie tahitienne est comme le symétrique opposé d'une Europe qui n'aurait pas trahi ses valeurs. Ainsi, la littérature de voyage, sous la plume des écrivains-philosophes comme Diderot ou Bernardin de Saint-Pierre, est mise au service d'un projet philosophique qui permet à la fois de développer une critique des mœurs et des institutions européennes et de réaffirmer les valeurs de la civilisation.

Au XIX^e siècle, aux vieux mythes de l'Eden et de la Cocagne, qui se confondent avec celui de l'Age d'or, s'ajoute la volonté de valoriser l'action de l'homme sur une nature qu'il doit maîtriser. L'essor de la botanique et de sa forme appliquée, l'agriculture, permettent d'envisager cette maîtrise, que le grand naturaliste Georges Buffon retient comme critère pour affirmer que l'homme des régions tempérées est le plus civilisé. Il ne s'agit plus de jouir passivement des bienfaits de la nature, il faut la travailler. Tel est aussi le message d'un physiocrate comme Pierre Poivre. Homme d'action, excellent connaisseur de la nature exotique, agent zélé au service de l'Etat, il établit à l'Île de France (île Maurice) un jardin botanique d'acclimatation.

Le succès de la physiocratie, qui accorde la prépondérance aux «lois naturelles», l'essor des sciences et des techniques agricoles, la montée des intérêts commerciaux et diplomatiques des Etats confèrent aux voyages et à l'histoire naturelle une place centrale dans les projets civilisateurs et colonisateurs des Etats.

Pourtant, l'image en partie fantasmée des îles exotiques perdure, notamment avec le chirurgien de marine rochefortais Gustave Viaud (1836-1865), frère de Julien Viaud dit Pierre Loti. Gustave, qui vit quelques mois à Tahiti en 1859, est probablement le premier photographe de l'île et de ses habitants.

Quant à Bougainville, Paris lui réserve un accueil triomphal, bien qu'il ait échoué dans sa quête d'une masse continentale australe qui, selon une légende datant de l'Antiquité grecque, doit nécessairement équilibrer les continents de l'hémisphère Nord. Cook va s'engager à détruire ce mythe scientifique.



LA QUÊTE DE TERRA AUSTRALIS

Le premier voyage de James Cook (1768-1771) a pour missions principales l'observation du passage de Vénus devant le soleil en juin 1769 et la recherche de l'hypothétique continent austral. Il fait halte à Tahiti, sur les îles de la Société puis, faute d'avoir repéré le continent, change de cap et découvre la Nouvelle-Zélande dont il relève près de 4 000 km de côtes. Les cartes ainsi établies sont utilisées jusqu'au XIX^e siècle. En 1770, il est le premier Européen à débarquer sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande (l'Australie) qu'il conquiert pour le compte du Royaume-Uni. A Botany Bay, Sir Joseph Banks inventorie un grand nombre d'espèces botaniques inconnues de l'Ancien Monde. Remontant vers le nord, Cook poursuit ses relevés cartographiques, frôle la catastrophe en naviguant entre la côte et les récifs de la Grande Barrière de corail, franchit le détroit de Torrès puis accoste sur Java où trente de ses hommes périssent de la dysenterie. Cependant, grâce aux conseils avisés des médecins, il lutte efficacement contre le scorbut.

L'année suivante, en 1772, au commandement de la *Resolution* accompagnée de l'*Adventure*, Cook reprend sa quête du légendaire continent dont on pensait encore que l'Australie n'était qu'une partie. Le 16 janvier 1773 il franchit le cercle polaire Antarctique pour la première fois puis débarque sur les îles Hervey (îles Cook). En 1774 il cartographie les Nouvelles-Hébrides, les Marquises et l'île de Pâques. Il débarque sur la Nouvelle-Calédonie, découvre les îles Sandwich et la Géorgie du sud.



43

Le Paradisier Rouge, Mâle adulte

Publié par Jacques Bernard



Pendentifs,
Nouvelle-Zélande,
île du Sud.
Coquillage,
phormium, vertèbre
humaine gravée,
nacre d'haliotis.
Collectés par
P.-A. Lesson
le 17 janvier 1827 à
l'anse de
l'Astrolabe,
baie de Tasman,
île du Sud.
Collections
du musée d'art
et d'histoire
de Rochefort (E.22-
212 et E.22-208).

Enfin, il prouve qu'il n'existe pas de continent méridional de la taille de l'Asie mais seulement une inabordable masse glacée. Cependant, des fragments de roches contenus dans les icebergs lui font soupçonner l'existence d'une terre plus au sud.

En juillet 1776, il reprend la mer pour vérifier s'il existe un passage du nord-ouest entre les océans Atlantique et Pacifique au nord du continent américain. Echouant sur ce point, il s'engage dans le détroit qui porte aujourd'hui son nom, franchit le détroit de Bering avant d'être arrêté par la banquise. Il décide alors d'hiverner sur une des îles Sandwich. Mais les rapports avec les Hawaïens se dégradent au point que, à la suite d'un larcin, un chef indigène trouve la mort. Les Anglais sont lapidés et Cook abat un Hawaïen avant d'être lui-même poignardé et dépecé.

DES AVENTURES SCIENTIFIQUES ET HUMAINES

En plus de ces périls, les voyageurs sont exposés à des tensions internes qui peuvent rendre la vie à bord insupportable. Ceux qui partent n'ont pas toujours composé l'équipage. En outre, les missions des commanditaires, scientifiques, économiques et politiques

peuvent se traduire par des itinéraires irréalistes, des durées d'escales où des lieux de mouillage jugés inadéquats par les scientifiques, etc. Les conséquences sont dramatiques lors du voyage de Nicolas Baudin. Fils d'un négociant et armateur fortuné, Baudin naît à Saint-Martin

de-Ré le 17 février 1754. Après une brève carrière militaire qui le conduit à naviguer comme quartier-maître de la Marine royale puis capitaine de frégate, il retourne à la marine marchande, démis en faveur d'un officier noble. Des missions botaniques lui sont confiées en Afrique, Asie, Amérique.

Il se taille une solide réputation de naturaliste qui lui vaut une mission australe. Le 19 octobre 1800, deux navires, *Le Géographe* et *Le Naturaliste*, s'éloignent du Havre au son des canons et des fanfares. Baudin, qui voulait embarquer huit scientifiques qu'il connaît bien, se voit imposer par l'Institut et le Muséum plus d'une vingtaine de jeunes savants sans expérience, imbus de leur personne et supportant mal d'être dirigés par un roturier. De plus, l'itinéraire vers la Nouvelle-Hollande (Australie) lui est assigné par les conseillers de Bonaparte, qui n'ont pas tenu compte du calendrier climatique. Avec deux mois de retard, sans réserve de vin, les deux navires partent et, par gros temps, les jeunes savants ont le mal de mer et, quand il peuvent s'alimenter, trouvent la nourriture infecte. A l'Ile de France, une quarantaine d'hommes d'équipage et une douzaine de scientifiques abandonnent. Les moissons naturalistes sont jugées impressionnantes par le grand Georges Cuvier lui-même, mais l'aventure coûte la vie à près de quarante personnes, dont le Rochelais Pierre-François Bernier qui meurt d'épuisement à bord du *Géographe* le 6 juin 1803 au large de l'île de Timor, et Baudin lui-même qui s'éteint le 16 septembre suivant sur l'Ile de France.

Le sort a heureusement décidé de ne pas permettre à Humboldt et Bonpland de rejoindre à Lima l'expédition Baudin, comme ils l'avaient projeté.

Humboldt, aristocrate prussien fortuné, peut s'offrir sa propre expédition vers «l'Amérique équinoxiale». Plus de cinq années d'exploration (5 juin 1799-3 août 1804) rapportent 35 caisses de collections, de nombreux carnets de notes qui contiennent plus d'informations nouvelles sur le Nouveau Monde que toutes les autres expéditions réunies ! De fait, 30 volumes de ce *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent* sont publiés. Les 15 premiers sont rédigés par Bonpland et ses assistants.

Cependant, au XIX^e siècle, qu'il s'agisse des voyages de Freycinet, de Dumont d'Urville, de Darwin sur le *Beagle*, de la mission de Francis de Castelnau en Amérique du Sud ou de l'expédition vers le Pacifique Sud de l'Américain Charles Wilkes, tous sont commandités par des institutions ou des Etats.

Avec la reprise des voyages de circumnavigation français au début du XIX^e siècle, le Poitou, l'Aunis, la Saintonge et l'Angoumois continuent à écrire l'histoire de ces aventures scientifiques et humaines.

C'est ainsi que Jean-René Quoy (1790-1869), né à Maillé (Vendée), embarque comme chirurgien-major

Patrick Matagne est maître de conférences en histoire des sciences à l'UIFMD Nord Pas-de-Calais. Il a publié récemment : *Comprendre l'écologie et son histoire*, Delachaux et Niestlé, 2002, *Les Enjeux du développement durable* (dir.), L'Harmattan-EMF, 2005.



en 1817 pour un voyage de trois ans sur la corvette *L'Uranie* commandée par Louis de Freycinet, dont la jeune épouse Rose est à bord, clandestinement bien sûr... Quoy est en compagnie du chirurgien en second Joseph-Paul Gaimard et de Gaudichaud-Beaupré. Bien que frappé par le mal de mer, Quoy, surtout zoologiste, consigne une foule d'observations et collecte de nombreux échantillons animaux et végétaux. C'est ainsi qu'avec Gaymard, ils observent d'étranges cétacés, notamment le dauphin rhinocéros.

Puis ils embarquent sur l'*Astrolabe* de Dumont d'Urville, pour un périple de trois ans (1826-1829) qui doit augmenter les connaissances naturalistes et retrouver les traces du naufrage de Lapérouse à Vanikoro. Ils rencontrent le Rochefortais Pierre-Adolphe Lesson (1805-1888), chirurgien-botaniste de l'expédition. Sa présence est due à son frère aîné René-Primevère (1794-1849), qui a participé au premier

Jean Dhombres (dir.), *Aventures scientifiques. Savants en Poitou-Charentes du XVI^e au XIX^e siècle*, Les éditions de L'Actualité Poitou-Charentes, 1995.

Jean-Paul Duviols, Charles Minguet, *Humboldt savant-citoyen du monde*, Découvertes Gallimard, 1994.

Yves Laissus (dir.), *Les Naturalistes français en Amérique du Sud XVI^e-XIX^e siècles*, CTHS, 1995.

Etienne Taillémite, *Sur des mers inconnues Bougainville, Cook, Lapérouse*, Découvertes Gallimard, 1987.

L'Actualité Poitou-Charentes, sélection d'articles sur Aimé Bonpland (n° 35), Henri Coudreau (n° 38), les plantes venues d'ailleurs (n° 40), Joseph-René Bellot (n° 56), Michel Bégon, Charles Plumier et le bégonia, Nicolas Baudin (n° 64).

voyage dans le Pacifique de Dumont d'Urville comme chirurgien-naturaliste sur la corvette *La Coquille* (1822-1825). René-Primevère doit sa célébrité au fait d'être le premier naturaliste à voir vivants, dans l'archipel des Moluques et en Nouvelle-Guinée, des oiseaux-mouches et des paradisiers dont il publie des illustrations.

D'autres ont laissé leur nom dans des ouvrages scientifiques, des atlas ou sur les plans de nos villes : Michel Bégon (1638-1710), créateur à Rochefort d'un des premiers jardins botaniques français et auquel Charles Plumier dédie le genre *Begonia* ; l'aventurier deux-sévrien René Caillié (1799-1838), premier Européen à se rendre à Tombouctou, dont la mémoire est conservée par des rues de Niort, Parthenay, Poitiers et Thouars ; Joseph-René Bellot (1826-1853), qui fut toujours nostalgique de son «bon Rochefort» où il a sa rue, et dont le nom apparaît quatre fois sur la carte du Grand Nord, etc.

Que peuvent avoir en commun un fils de notable rochelais et un aristocrate prussien, un aventurier des Deux-Sèvres et un grand officier de marine ? Une passion commune pour le voyage, pour l'expédition lointaine, un goût pour l'aventure et pour l'exotisme... La ténacité, le courage, l'intrépidité, voire l'inconscience, sont-ils des traits partagés ?

Sur le plan scientifique, il reste que ces voyages ont donné à l'astronomie, à la géographie et à l'histoire naturelle un remarquable essor. ■

Ci-contre : Rangui, l'un des chefs de Shouraki (Nouvelle-Zélande). *Voyage autour du monde sur la corvette L'Astrolabe*, 1833. Bibliothèque municipale de Rochefort (TGF BM 03163).

Mokomokoi, tête momifiée, collectée lors du voyage de *La Coquille* par R.-P. Lesson. Dessin aquarellé (détail) de P.-A. Lesson. Bibliothèque municipale de Rochefort, fonds Lesson.

